Françoise Giroud : le fils Gendre (Louis Jourdan) est un bon mari

SUR le mur de mon bureau, il y avait trois photos de Louis Jourdan, œil noir, dents blanches et cheveu brillant. C'est une jeune fille reporter qui les a fixées amoureusement avec des punaises. Une quatrième vient d'arriver : on l'y voit, débarquant à Orly, se jetant au cou de sa mère dont il est l'exacte réplique, sous l'œil aigu de sa femme.

Quand j'ai demandé pourquoi on faisait si large place à ce beau jeune homme et à ses effusions familiales sur nos murs, ou aucun jeune premier français n'a eu l'honneur d'être épinglé, fût-ce en format carte postale, on m'a répondu :

— Mais, madame, c'est parce qu'il a vraiment l'air d'un homme...

Parti de France vaincu, il rentre, après trois ans, triomphant. Le miracle de Hollywood, c'est que, dédaigné en France, il s'y montrait prétencieux. Adulé aux Etats-Unis, il en est revenu simple et tout à fait sympathique.

Le beau Provençal ténébreux est devenu un grand garçon direct et gai, qui éclaire facilement d'un sourire l'architecture parfaite d'un visage que le bon Dieu lui fabriqua un jour de bonne humeur.

Le cas Jourdan est pour le moins curieux. Ce Français a dû, par exemple, aller vivre en Amérique pour ne plus habiter l'hôtel et avoir enfin sa maison à lui. Pendant vingt-quatre ans, il a été à Marseille, où il est né il y a tout juste vingt-huit ans, à Paris, à Londres, à Constantinople, puis à Cannes, le client le plus turbulent, avec ses deux jeunes frères, des hôtels divers que dirigea son père, M. Gendre.

Ce Français a eu pour ses débuts les chances les plus étonnantes de réussir dans son pays, où les beaux garçons de l'écran ne sont tout de même pas légion.

Il est le partenaire de Danielle Darrieux dans « Premier Rendez-vous », le partenaire de Micheline Presle dans la vie et dans trois films : il a déjà l'air d'un homme », cet air si rarement répandu sur le visage de nos jeunes premiers... Pourtant, il échoue et, dans « Félicie Nanteuil », on le juge si mauvais que sa voix est entièrement doublée.

Aujourd'hui, le magazine américain *Look* sort sa photo sur une page entière avec cette légende : « *Look* a sélectionné le meilleur partenaire de l'année ».

C'est, naturellement, une femme qui l'a dénicha : l'Américaine Jenia Reisner, qui prospectait l'Europe pour le compte de David O. Selznick, à la recherche de talents neufs.

Quand elle vit Jourdan à l'écran, elle eut au cœur un délicieux petit pincement : profil parfait, voix grave, épaules larges, sourire tendre, charme français, sans trace de vulgarité, aur gabarit américain... Elle câbla : « J'ai trouvé un homme extraordinaire. »

Ce n'est pas du cinéma, Louis Jourdan embrasse sa femme « pour de bon ».

L'homme extraordinaire commençait précisément à douter qu'il le fût. De son enfance hôtelière, il lui restait à choisir entre la servilité et l'insolence. Il avait opté pour l'insolence. On l'avait vu à Cannes se promener à travers la ville en tenant Micheline Presle par la main et les Cannoises en haleine. On les disait fiancés. Ils ne disaient pas le contraire. Ils se regardaient tendrement et puis, tout à coup, se battaient avec la gravité des adolescents.

Le garçon qui flanque une râclée à la « quille »

C'était « le garçon » qui flanquait une râclée à « la quille »... Et ensuite ils allaient se bourrer de gâteaux.

De Cannes, vase clos où bouillonnait le cinéma de zone libre, ils étaient, à 20 ans, les maîtres sereins et impertinents.

Papa, associé à un producteur, faisait des films ; Loulou et Micheline les tournaient, quoi de plus simple ? *L'Aréienne*, *La Belle Aventure*, *Félicie Nanteuil*... Trois insuccès. M. Gendre est arrêté par les Allemands. (Plus tard, il mourra assez mystérieusement.) Micheline rencontre Michel Lefort, qu'elle épousera — et dont elle est maintenant divorcée. Loulou rencontre Berthe Pakar, dite « Quique », que lui présente Claude Dauphin...

Tout se détraque dans le ciel orageux de Cannes. Journalistes et producteurs français, unanimes, déclarent, après l'avoir vu une dernière fois dans *La Vie de bohème*, que M. Pierre Gendre, dit Louis Jourdan, dit Loulou, n'a aucun avenir dans le cinématographe.

Mais M. Selznick ne se laisse pas impressionner. Le 11 mars 1943, Loulou épousait Quique. Un an après, il partait pour l'Amérique avec un contrat de plusieurs années.

D'Hollywood, où il descend — encore une fois — à l'hôtel, il télégraphie à sa femme :

« Atmosphère malsaine... Un homme ne peut pas vivre seul et sans surveillance ici... Viens tout de suite. »

Elle arrive... et le surveille. Ils ne s'adressent plus la parole qu'en anglais, lorsqu'ils ne se font pas de scènes. Ils ne peuvent pas se disputer autrement qu'en français.

Il engloutit des verres de lait et de Coca-Cola, il s'installe dans une petite maison à Beverley Hills, il nage dans sa piscine et mange des conserves ; il est devenu volontairement plus Américain que les Américains et pense à la France sans l'ombre d'un regret.

Depuis que Micheline Presle est arrivée, ils ont tacitement évité de se rencontrer. Des enfants terribles et merveilleux de Cannes, il ne reste rien qu'un homme et une femme ambitieux, froidement décidés à réussir et à se plier à toutes les exigences bizarres de Hollywood pour y creuser leur trou et pour s'y maintenir.

Louis Jourdan est en France, avec sa femme, pour deux mois, étroitement surveillé par les représentants de Selznick, qui le regardent comme un jardinier regarde ses petits pois nouveaux.

Quand les Français le volent, ils sont, consciemment ou pas, agacés. Quant aux Françaises, lorsqu'elles volent sa femme, elles déclarent : « Elle n'est pas mal, mais elle ne casse rien... »

Double et excellent signe pour l'avenir de Louis Jourdan. Un séducteur ne doit pas attirer la sympathie des hommes. La femme d'un séducteur doit être odieuse aux autres femmes. Sinon, ce n'est pas un séducteur, et les firmes américaines le savent si bien qu'elles interdisent pendant longtemps le mariage à leurs jeunes premiers.

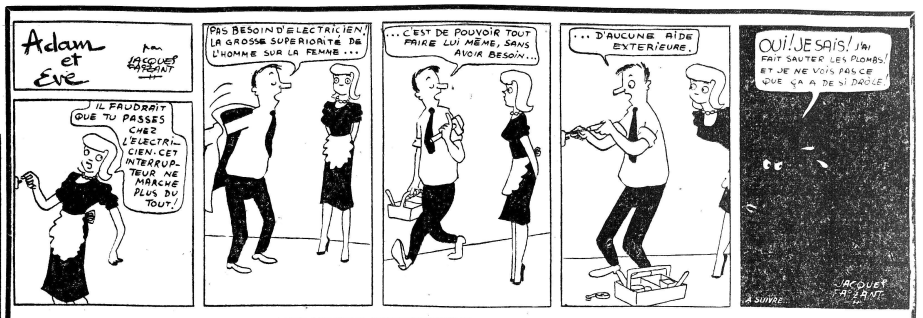
Avisons qu'ici la plupart de nos séducteurs n'ont guère besoin de cette interdiction. Ces bons jeunes gens ne se laisseront pas tourner la tête par des femmes, fussent-elles légitimes. Ou qui ne nuit certainement pas à leur tranquillité et à peine à leur popularité, tant les spectatrices aiment à prendre leurs rêves pour des réalités.

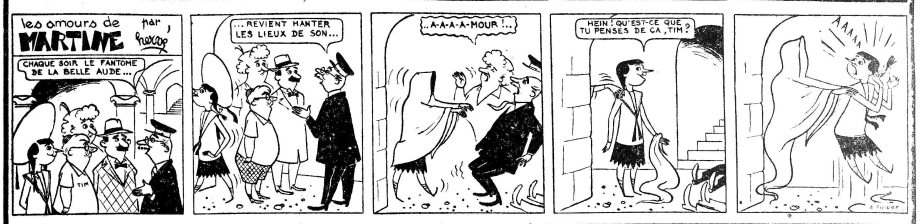
CECIL SAINT-LAURENT

CAROLINE CHERIE

Un grand roman d'amour et d'aventures

En 1789, Caroline de Rière épouse Georges Berthier. Trois ans plus tard, celui-ci est député à la Convention. Les péripéties de la Révolution séparent Caroline de son mari, la rapprochent de Gaston, son premier et grand amour, puis la ramènent à Bordeaux près de Georges, enfin les séparent de nouveau. Caroline est arrêtée. Elle s'évade et gagne Brest. Après de multiples aventures, elle parvient en Angleterre. Là, le général Miranda la prie de mener à bien une mission secrète en France : soustraire Louis XVII. Elle accepte et débarque à Quiberon avec l'argent des émigrés. Mais l'armée est battue. Cependant Caroline se glisse sur le continent. Près d'Auray, elle trouve un blessé. (Voir France Dimanche nos 30 à 147.)





AUTOUR DU TOUR...

C'est bon, je te le promets... Si Bartali, Coppi, Robet, Robic, Rey, Lapébie, Apo et Lucien Lazarides, Vietto, Teisseire, Diot, Dangulliaume, Chapatte, Geminiani, Depres, Gauthier, Brambilla, Lambrichs, de Ryter, Hoog, Seyen, Pauwels, Ghysselink, Mathieu, Breuer, Dupont, Geus, Marinelli, Lucas, Demulder, Hendrickx, Le Strat, Ramoulux, Lévêque, Tassin, Pontet, Caput, Dussault, Lambrecht, Thiétard, Massal, Garoussi, Blanc, Buchonnet, Van Steenbergen, Callens, Diot me laissent gagner une étape, je te les paierai, tes huit jours à la mer !...

Technicien de l'itinéraire : — Ce que j'en dis, c'est pour vous... Pour aller au Parc des Princes, moi, à votre place, je ne partirais pas dans ce sens là...

Un maillot très jaune.

Les histoires de France

par France Roche

Si j'avais un million, je me paierais un stylo qui écrit tout seul, huit jours de sommeil, un voyage au Mexique, un bateau qui n'ait pas de pannes et... un petit chapeau.

Et vous ? Ne parlez pas tous en même temps, on ne s'entend plus ! Ce que j'en disais, c'était pour amener ma petite histoire sur le film « Millionnaire d'un jour ». Dans ce film, la grande vedette est la Loterie nationale et, le « vilain », un journaliste (naturellement !). Or donc, ce journaliste avant à faire passer dans une édition les résultats de la Loterie retourne un 7 pour en faire un 6, et fait croire à ses lecteurs que le numéro 022.036 a gagné le gros lot. Un certain nombre de possesseurs de dixièmes, à peu près dix (si je sais encore compter), se croient millionnaires pendant vingt-quatre petites heures.

Avant de mettre son film en train, le producteur de « Millionnaire d'un jour » soumit son scenario à la direction de la Loterie nationale. La direction poussa des cris affreux.

— Monsieur le cinéaste, sortez ! Saper ainsi la confiance dans les résultats de la Loterie, institution indéfectible de la démocratie, etc.

Entêté, le producteur alla trouver M. Petsche, qui est quelque chose comme ministre des Finances.

M. Petsche a donné son accord. Il considère que le film fera de la publicité à sa Loterie et que, si les spectateurs perdent confiance, ce sera dans l'infaillibilité de la presse. M. Petsche n'est pas allé jusqu'à dire que ce n'était pas si mauvais de saper la confiance que les lecteurs ont dans les journaux, mais on a bien senti qu'il n'en pensait pas moins.

Il n'y a pas de roses (noires) sans épines

Le film « La Rose noire » (vedettes : Cécile Aubry, Orson Welles, Tyrone Power) a, lui aussi, ses petits ennuis avec les autorités.

A Hollywood, quand vous voulez cent bayadères avant les cheveux rous et une tache de naissance sur la cuisse droite, vous pressez un bouton et, hop ! cent bayadères sont sur le plateau. Mais, au Maroc (où on tourne les extérieurs de la « Rose noire »), en fait de populations disciplinées, il y a tout juste la Légion. S'il vous faut des guerriers moyennâgeux : la Légion, des pirates : la Légion, des marchands : la Légion... Malheureusement, quand il faut quatre-vingts dames apparemment désirables, la Légion ne peut pas répondre « present ». Alors ?... Mais oui, voyons.

Où la Légion officielle, côté caserne, échoue, la Légion officieuse, côté « maison », est un peu là. On trouva sans peine quatre-vingts poupées tout à fait honorables qu'on conduisit, escortées de gardes, devant la caméra. Les gardes ? Oh ! bagatelle ! Uniquement pour empêcher les dames en question de se livrer à leur petit commerce avec les employés de la production pendant les prises de vues. Il y eut des mécontents de part et d'autre du service d'ordre.

Ni fleurs...

Lily Pons, elle, supporte les peintures, mais plus les fleurs. Elle (était), un récent soir, sur les bords de la Marne, son le ne dirai pas combienième anniversaire de mariage. Le restaurateur avait dispose un surtout de table tout en roses, quand Lily dans nouvel cri (un contre-ut). Elle venait d'attraper à Amsterdam le rhume des foins (ou plutôt le rhume des fleurs). On fit un chemin de table en pêches et en abricots. Dorénavant, mélomanes, n'envoyez plus à Lily Pons que des corbeilles de fruits.

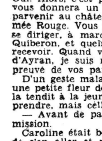
Et les questions ?

Mme O. Corsat, à Lille, m'a fait demander à Georges Raft pourquoi il n'était pas marié.

REPONSE DE GEORGES RAFT

« Je suis marié. Mais ma femme, étant catholique, m'a refusé le divorce. J'ai été même marié deux fois et j'ai une petite fille de treize ans.

« Si j'avais eu divorcer, j'aurais demandé sa main à Norma Shearer, en 1939, et à Betty Grable, en 1942. »



— La victoire ? Mais j'ai assisté à la totale défaite de nos amis.

— Nullement. Quelques compagnies se sont rendues sur certaines places. Mais, grâce aux renforts reçus, il y a encore près de douze mille hommes sur la presqu'île. Si l'Armée Rouge arrive à temps pour attaquer les arrières de Hoche, rien n'est perdu.

Il reprit son souffle. Une mousse sanglante maculait ses lèvres.

— Mon seul espoir était de ne pas pouvoir accomplir ma mission. Au nom de Dieu et du Roi, je vous demande de la remplir à ma place. Vous marcherez jusqu'à Auray. La cinquième maison en entrant dans la ville est facilement remarquable par un petit lionceau de bronze qui sert de marteau à la porte. Vous frapperez. Et vous dira : « Qui êtes-vous ? » Vous répondrez : « Etienne. » On vous dira : « De la part de qui venez-vous ? » Vous direz : « De la part de Michel. » On vous demandera encore pourquoi vous êtes venu. Vous répondrez : « Pour le règne du Père. » La vieille femme qui habite là vous accueillera. Vous savez monter à cheval ?

— Oui. Alors, c'est parfait. C'est que Dieu est avec nous. Elle vous donnera un cheval et vous indiquera vos relais pour parvenir au château d'Elven, où cantonne actuellement l'Armée Rouge. Vous y volerez. Vous ordonnerez à Tinteniac de se diriger, à marche forcée, sans perdre un instant, vers Quiberon, et quels que soient les autres ordres qu'il ait pu recevoir. Quand vous lui aurez dit que moi, son ami, comte d'Ayran, je suis mort pour cela, il vous écoutera. Et pour preuve de vos paroles, voici mon épingle de cravate.

D'un geste maladroit, avec des doigts tremblants, il dégrafa une petite fleur de lis dont une des branches était coupée et la tendit à la jeune femme. Celle-ci allongea la main pour la prendre, mais celle de l'homme se referma sur son poignet.

— Avant de partir, vous allez me jurer d'accomplir cette mission.

Caroline était bouleversée par ce spectacle. Elle avait hâte de s'en aller et ne comptait nullement remplir ce rôle de messager qui risquait encore de l'éloigner de Paris et de la jeter dans d'autres aventures. Effrayée par cette poigne de fer qui s'était rivée à son bras, elle murmura :

— Oui, je vous le promets.

— Non. Ne dites pas : je vous le promets. Vous allez me le jurer.

— Je... vous le jure.

— Je ne connais rien de vous. Mais ils sont rares les êtres humains qui ne portent pas un amour fervent, soit pour un chef, soit pour un père ou une mère, un mari, un amant. Vous allez me le jurer sur la tête de l'être que vous aimez le plus au monde. Sinon, je ne lâcherai pas votre bras.

Tout en parlant, s'aidant de son autre main, il s'était encore davantage sorti de l'eau, et son visage, sali par la terre et les algues, ruisselant de vase et de sang, crispé, grimaçant, s'était rapproché de celui de la jeune femme. Vaincue, elle murmura :

— Je vous le jure sur celui que j'aime. Mais lâchez-moi !

Il obéit. Epuisé par son effort, il se laissa glisser entre deux racines jusqu'à ce que l'eau lui montât de nouveau jusqu'au menton.

— Vous ne voulez pas que j'essaie de vous panser ?

— Non. C'est inutile. Je vais mourir content. En arrivant au ciel j'apprendrai la victoire.

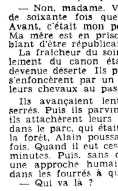
Caroline s'était redressée.

— Alors, je m'en vais, dit-elle.

— Oui. Et dépêchez-vous, de grâce. Reprenez le chemin, j'ai hâte d'entendre sonner votre pas sur le pont voisin.

La chaleur était devenue très lourde. Quand la jeune femme entra dans Auray, elle était couverte de poussière et soufrait terriblement des pieds. Elle craignait sans cesse d'être interpellée par les nombreux soldats qui se reposaient au bord de la route. Mais ils paraissaient tous sombres et indifférents. Devant la porte, elle hésita encore en regardant le lionceau de bronze qui pendait au bout de sa laisse de métal, puis, se décidant brusquement, comme on se jette à l'eau, elle l'empoigna et frappa. Le judas s'entr'ouvrit une minute après et la conversation prévue par le moutard s'engagea.

— Je vais vous ouvrir, dit la voix cassée.



Caroline pénétra dans un petit hall obscur et frais, dallé en damiers.

Après s'être assise, Caroline voulut raconter à son hôtesse qui elle était et comment elle était amenée à lui demander de lui fournir un cheval et des relais pour gagner le château d'Elven.

— C'est inutile, madame, interrompit la vieille femme. Je ne veux rien savoir. Vous connaissez les mots de passe, cela me suffit. A la nuit tombante, je ferai en sorte qu'on s'occupe du comte d'Ayran. Reposez-vous pendant que mon petit-fils vous harnachera un cheval.

Tous deux enfourchèrent leurs chevaux.

Bientôt, ils gagnèrent un chemin creux et aperçurent derrière eux la flèche de l'église d'Auray qui disparaissait lentement dans la verdure.

— Tu n'as pas peur de m'accompagner ?

— Non, madame. Vous n'êtes pas la première. Voici plus de soixante fois que je fais le guide dans le Morbihan. Avant, c'était mon père qui le faisait. Les Bleus l'ont tué. Ma mère est en prison à Nantes. Ma grand-mère fait semblant d'être républicaine et on nous laisse tranquilles.

La fraîcheur du soir commença bientôt de tomber. Le roulement du canon était plus lointain. La campagne était devenue déserte. Ils parvinrent à la lisière de la forêt où ils s'enfoncèrent par un sentier étroit qui les obligea à mettre leurs chevaux au pas.

Ils avançaient lentement entre les troncs d'arbre très serrés. Puis ils parvinrent à une barrière blanche à laquelle ils attachèrent leurs chevaux avant de l'escalader. Une fois dans le parc, qui était d'ailleurs aussi sauvage et inculte que la forêt, Alain poussa un long hululement qu'il répéta sept fois. Quand il eut cessé, le silence retomba et dura plusieurs minutes. Puis, sans que le moindre craquement eût décelé une approche humaine, plusieurs canons de fusils lurent dans les fourrés à quelques pas d'eux.

— Qui va là ?

— Loyaux catholiques et royalistes en marche pour le règne du Père.

— C'est vous, monsieur Alain ?

— Oui, Guichaud.

Les hommes se redressèrent et sortirent du fourré. Le jeune garçon leur serra la main.

— Je suis content que vous soyez là. J'avais peur que l'armée ne soit partie ailleurs.

— C'est que vous ne vous trompiez pas tellement. Nous ne sommes plus ici qu'une centaine. Les autres ont pris la forêt. Vous serez mieux renseigné en questionnant M. de Pont-Bellanger qui est resté pour nous commander.

— Et M. de Tinteniac ?

— Il est à leur tête. Nous ne sommes restés que pour garder le matériel entreposé ici et assurer les liaisons.

— Mais ils marchent sur Quiberon ?

— M. de Tinteniac ne nous a pas fait de confidences. En tout cas, le chemin qu'ils ont pris mène plutôt vers les terres.

Escortés par les Chouans, Caroline et Alain gagnèrent une allée assez large qui les conduisit devant la façade d'un château massif, crénelé, dont les tours couvertes de lierre se découpaient sur le ciel.

Ils entrèrent dans un hall immense, très froid, brillamment éclairé, qui se prolongeait par une salle à manger monumentale où une quinzaine de gentilshommes étaient attablés. Plusieurs d'entre eux reconnurent Alain.

— Tiens, tiens, voilà notre petit compagnon. Il arrive très bien. Nous venons de percer un tonneau de vin d'Anjou.

Caroline suivit son guide qui contourna la table et s'arrêta devant un gentilhomme d'assez grande taille, au visage joliment dessiné, quoique d'un trait un peu vêtu, et beaucoup plus élégamment vêtu que la plupart de ses camarades.

— Excusez-moi de vous interrompre, monsieur de Pont-Bellanger, mais j'amène ici une personne qui désire vous parler.

Le gentilhomme tourna Caroline, puis répondit à Alain :